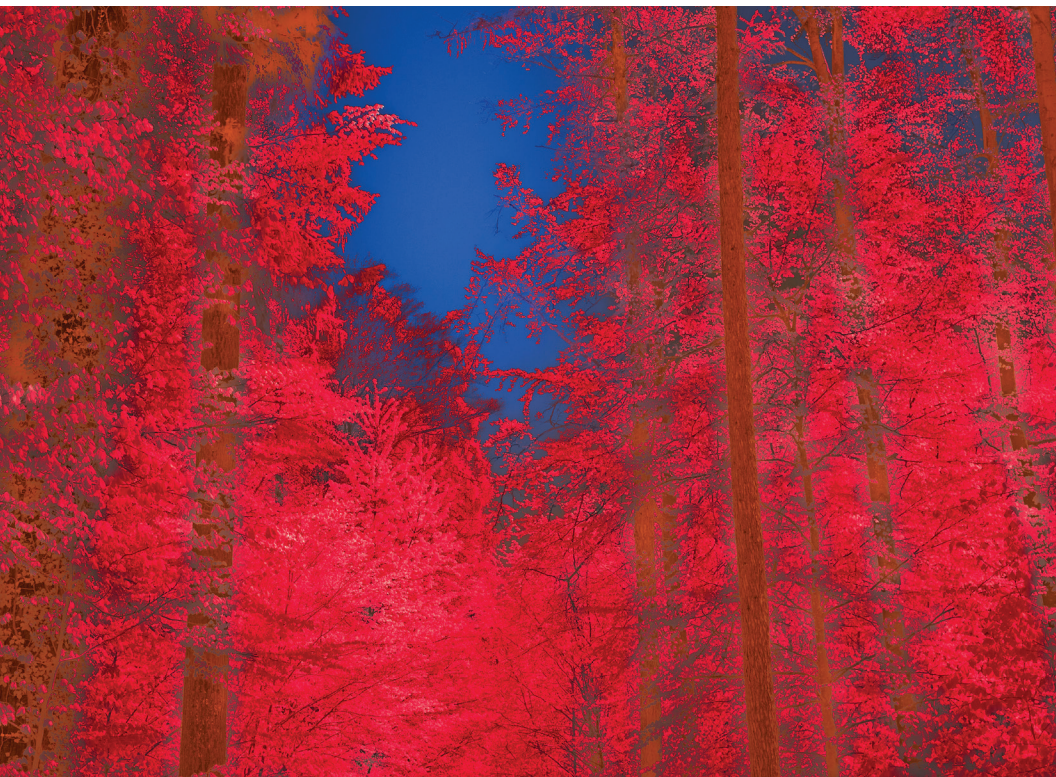


le passeur

Numéro 49 | année 2023

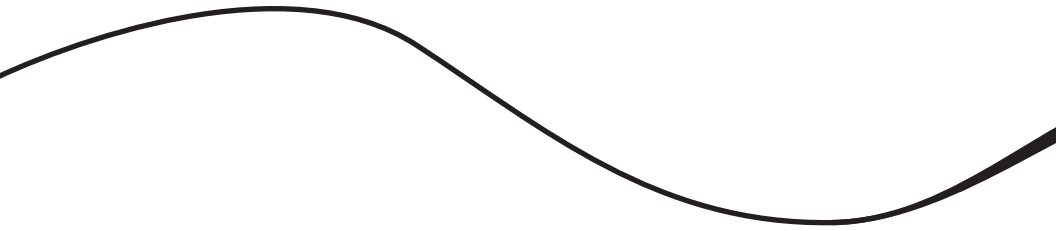


Poésie

Récit



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE



En guise de préambule

Les textes qui figurent dans cette nouvelle édition de votre revue dédiée au loisir littéraire vous transporteront dans des univers variés et vous permettront d'explorer de nouveaux chemins littéraires.

De fait, les auteurs de ces textes nous démontrent que le loisir littéraire francophone est encore très vivant et que Le Passeur est le reflet de cette effervescence.

Cette année, au moins deux revues seront publiées. Celle-ci en juin 2023, et une autre à l'automne prochain. Les auteurs publiés dans ces revues seront éligibles aux Prix Paulette-Chevrier.

Le prix récompense annuellement deux auteurs dans deux catégories distinctes à savoir : poésie et récit. Chaque récipiendaire recevra une somme de 200 \$ qui récompensera leur amour de l'écriture.

Les noms des gagnants seront annoncés lors de la prochaine assemblée générale annuelle et ceux-ci seront diffusés ultérieurement sur le site internet de la FQLL et sur ses réseaux sociaux.

Cette fois-ci encore, Le Passeur a permis à des écrivains amateurs de faire rayonner leurs œuvres auprès de passionnés. En résumé, les textes qui y sont publiés ne seront pas oubliés, ils font désormais partie de la richesse culturelle du Québec.

Lire la revue Le Passeur c'est encourager et découvrir la richesse d'auteurs provenant des quatre coins de la province du Québec.

En espérant qu'un jour Le Passeur est le privilège de publier des œuvres de la francophonie canadienne et du monde entier.

Pour soumettre un texte :

<https://fqll.ca/revue-le-passeur/publication-revue/>

Merci aux auteurs d'avoir pris le temps de nous faire découvrir leurs trésors cachés.

Merci aux lecteurs de prendre le temps de lire ses trésors cachés et de les faire connaître à leurs amis.

Merci à tous d'encourager la Fédération Québécoise du loisir littéraire (FQLL).

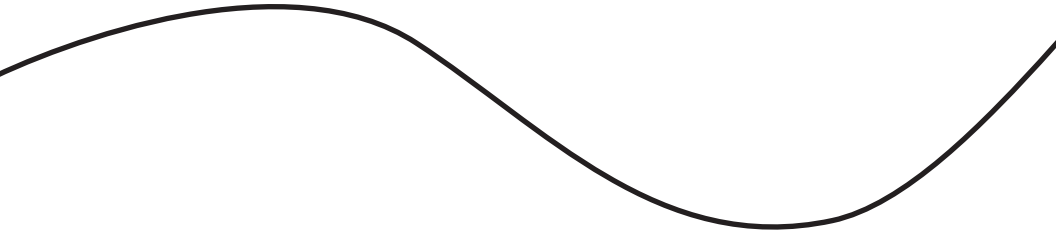


Table des matières

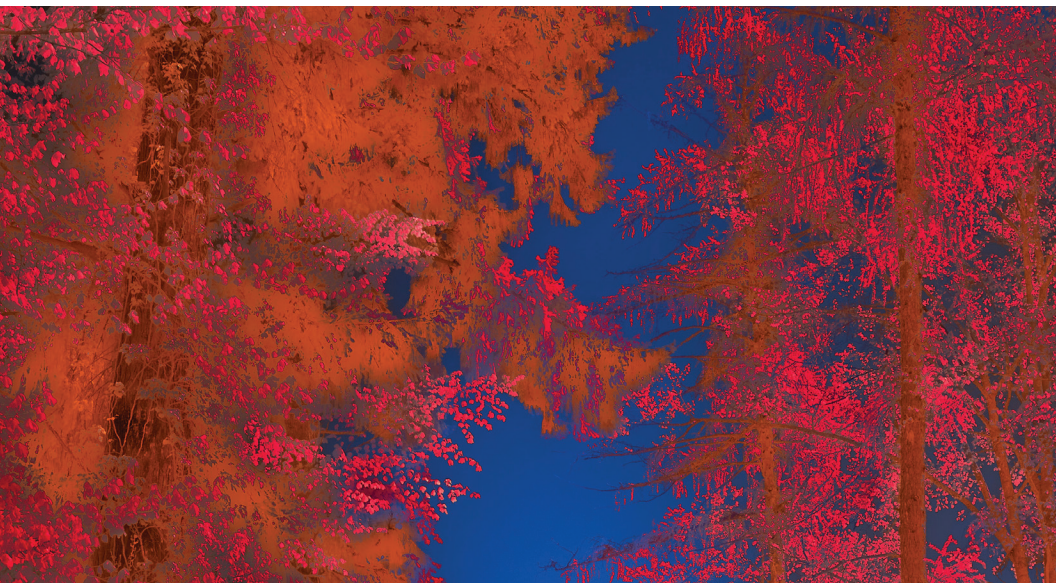
Carnet d'écriture

Poésie

<i>Je t'aimerai toujours</i> _____	8
<i>Entre l'inconnu et la mémoire</i> _____	11
<i>Annie</i> _____	12
<i>La petite fille et les armoires vides</i> _____	13
<i>Immobile</i> _____	14
<i>Ma mère</i> _____	16
<i>Ancrage</i> _____	17
<i>Le chèque des aînés autrement oubliés</i> _____	18
<i>Petits fruits vermeils</i> _____	20
<i>En Acadie</i> _____	22
<i>Décembre</i> _____	23
<i>Dark side of the mom de Pink fille</i> _____	24
<i>Périple</i> _____	26

Récit

<i>La Brune, la pluie et le vagabond</i> _____	31
<i>Le champion, la reine et la rivière</i> _____	33
<i>Une histoire de choux</i> _____	36
<i>Aussi froides qu'un jour de février</i> _____	38
<i>Le lilas</i> _____	40
<i>Confusion et conquête</i> _____	42
<i>Jour de pique-nique</i> _____	44
<i>Cours de post-humanité</i> _____	46



Carnet d'écriture



Poésie

Carnet d'écriture POÉSIE nous emporte dans l'imaginaire fécond d'auteur.e.s qui créent, pour nous, des expériences uniques.

On y fait des trouvailles captivantes qui nous emportent dans le monde poétique des membres de la FQLL!

Je t'aimerai toujours

Eric Brazeau

Au loin brûle l'enfer sur un air de barbarie
Le tableau se dresse de ses galères, hors d'haleine la vie
Paladin de feu, au fort d'un funeste bataillon
Je prie nos amours décousus, je hurle d'épargner la mort de l'occulte
Que l'âme d'un sacrifice porte des ailes, son crépuscule
Retenir nos cordes rompues, la piété de vos battures
Si l'esprit divin évince la souffrance, nos désamours
Je t'aimerai toujours!

Comme une prière du bout des lèvres, se dépeint la nuit
Que diable il se relève! de bravoure sans braverie
De ta félicité céleste, tu apaises les martyres
Je prie nos amours décousus, je hurle à fleur de peau, l'âme à vif
Que la chute des anges déchus écorche tes élytres cornés
Retenir nos cordes rompues, pour que trône le cœur messager
Si la sorgue se pointe sans arme, que triomphe le jour
Je t'aimerai toujours!

Le mal déplume nos ailes, démon de vénérie
Exode les méandres de tes pensées maudites
Oraison victorieuse, tes dévoyés se fardent de mépris
Je prie nos amours décousus, je hurle la lumière de nos fissures
Que la nuée teintée de blanc caresse l'espoir d'anges purs
Retenir nos cordes rompues, dénouer les liens de nos parures
Se forge le règne si puissant de l'amour
Je t'aimerai toujours!





Entre l'inconnu et la mémoire

Anna Louise E. Fontaine

où vous rejoindrais-je
si ce n'est dans les larmes
et au creux des peurs?

qui prendrait avec moi
le risque du bonheur
d'un chemin
aussi incertain?

alors que maintenant
la souffrance cimente
la solidarité
précaire rempart
contre les vampires
se nourrissant de notre travail
et de nos rêves à rabais

me retrouverais-je seule
dans l'illusion
d'un Éden inventé
par les débordements
de mon imagination
monde sans consistance
parallèle aux affres
de l'existence?

la question me retient
sur les chaînes de l'histoire
j'hésite à la croisée
de l'inconnu et de la mémoire

et pourtant...
plus loin encore
au cœur des légendes
j'ai souvenir d'un paradis
dont ne me reste qu'un espoir

et pourtant...
si vous me donniez la main
avec vous j'irais voir
de l'autre côté du miroir



Annie

Amyot Bachand

Annie c'est une Barbie.
Narcissique avec sa lubie de selfies.
Elle ne cesse de se prendre pour une lithographie.
Son image la tarabiscote comme une idiote.
Elle s'affiche en blonde comme une sottie.
Annie c'est une Barbie.
Son monde s'arrête au regard des autres.
Elle rougit des compliments niais sur sa beauté.
Mais elle est incapable d'un peu de sensibilité
Et d'attention quelconque envers les autres.
Annie c'est une Barbie.
Tout doit la rassurer autour d'elle.
Tout doit la faire passer pour une belle.
Elle enrage avec sa pensée sans vision.
Le paraître règne sans maître ni opinion.
Annie c'est une Barbie.
La perfection de la surface passe avant tout.
Et les autres ne comptent que pour son tout.
Pauvre petite catin, ne vois-tu pas ton destin ?
Ta vie sera un tourbillon sans fin !

La petite fille et les armoires vides

Jocelyne Gallant

Ma mère magasinie
Toujours les poches vides
Elle place des mots
Avec des plaintes allongées
Convaincantes
Je l'admire, ma mère
Mais des fois
La gêne s'annonce
Ici et là
Je me dis, c'est temporaire
Même les armoires vides
Son cœur est rempli d'amour
D'étincelle dans ces belles histoires
De l'espoir
Et j'y crois
Même l'estomac vide
Elle me contamine de ses rêves merveilleux
Comme une boussole
Qui me guide de sa force
Qui sait qu'au bout
On trouve son chemin
Remplit jusqu'à rebord
D'étoiles qui nous guident

Immobilité

Céline Larouche

Quand on n'a plus que le passé
comme promesses d'avenir
quand nos rêves de vie éclatent
immobiles
on cesse de croire aux soirs d'été
aux courants de nos patiences

Immobilité
je ne peux m'arracher
aux souvenirs qui m'obsèdent
ceux de mes temps désertés
ou ceux de mes envolées

Fermer les yeux qui m'inventent
immobilité
une vie que j'ai cru perdue
et qui perdure encore

Bouffer un peu de tout
un peu de cette inertie
bouffer mes fragments de mémoire
comme mes fragments de retour

Heureusement tu étais là
nous avons écrit nos rêves à l'envers
les avons vécus à deux cents à l'heure
aujourd'hui immobiles
nous portons notre histoire
comme un flambeau

Et toi homme superbe
tu as surgi d'un arc-en-ciel de juillet
pour me dire que je dois laisser filer
entre mes doigts le temps

Clouée à mon fauteuil
que me reste-t-il de mieux à faire
que regarder les flammes
dessiner sur les murs
ces danseurs un peu fous
ces envols d'oiseaux de mémoire

Immobile
bouffer encore un peu de ce temps
avant de m'endormir dans tes regards
sans attendre autre chose de la vie
souvenir de mes mains peintes de terre
plantant la vigne et cueillant l'espoir

J'ai bu aux pages d'un livre
ce vin doux et sucré
comme nos paupières
l'histoire se referme
les miroirs vieilliss nous observent
et l'âge viendra nous prendre
immobiles
pour un dernier voyage.



Ma mère

Danielle Hudon

Portrait de feu ma mère

Une madone agenouillée
Son chérubin relaxant dans le bain
Dévotion de tendresse
Rosaire de caresses

Dans la berçante un voyage
Bizou, câlins, odeur de symbiose

L'enfant dort
La mère flotte en le flattant
Son petit garçon

Derrière une porte verrouillée
Repliés et racornis
Des pleurs épuisés
À en mourir
Sa fille

Ancrage

Karine Raymond

J'ai arpenté ton paysage
La pluie délavait nos paroles

J'ai longé ton rivage
La marée gonflait nos reproches

J'ai foulé notre mirage
L'horizon effaçait nos châteaux

J'ai solidifié mon ancrage
J'ai allumé l'enseigne

Fermée



Le chèque des aînés autrement oubliés

Lisa D'Amico

Que suis-je devenu à l'orée de mon dernier voyage
Terre promise, te souviendras-tu de moi?
Moi, qui t'ai tout donné, sans compter
En retour, j'ai l'impression que tu m'as abandonné

Alors que mes contemporains meurent à feu lent
Mes enfants eux sont partis conquérir des ailleurs
Que je n'imagine même pas
Tandis que mes petits-enfants passent rarement
Et en coup de vent tel un ouragan
Pour trop souvent réclamer de l'argent
Comportement légué en héritage par leurs parents

Eux qui sans gêne couramment commandent
Que pitance leur soit fournie
Comme un dû, une obligation
Alors qu'ils sont grands depuis longtemps
Pendant que leurs visites se comptent sur le bout des doigts
Sans gêne, ils exigent sans rien donner en retour
Ou si peu que rien ne subsiste réellement après leur départ.



Petits fruits vermeils

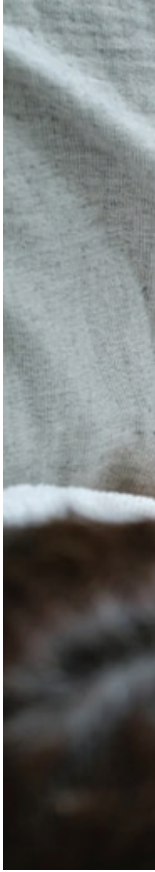
Louise Gélinau

à la limite de mon temps
s'embruinent mes yeux
mouillure à marée basse

les oies blanches chevauchent le ciel
en portage vers ces terres déglacées
où déjà des petits fruits vermeils se pointent

la vastitude du nord m'habite encore
accrochée à ses étendues d'eau et de granit
paysages de cristal dénuement silence

le village une poignée de billes
étalée au creux d'une baie
respire au rythme
du vrombissement des quatre-roues
la volute des cigarettes
le rire clair des enfants
s'éclaboussent dans des flaques d'eau
aussi tous ces cris endeuillés
cris de peur de rage
cristallisés sous un ciel épuré





la vastitude du grand nord
éperdue depuis mon retour
je la cherche
le long du fleuve
au creux de la forêt
le souffle de la nuit
m'y conduit inévitablement
alors que l'homme s'endort
et les oiseaux aussi

pour y entendre encore et encore
ce vent pourchassant
des petits fruits vermeils



En Acadie

Danielle Bleau

En Acadie
Des bancs de brume
Les soirs de pluie
Voilent la lune

La plage est morne
Et désertée
Sonne la corne
Il faut rentrer

Une éclaircie
J'ai dû rêver
Le ciel est gris
Et tout fripé

La mer, le vent
Se sont unis
Dans les haubans
Chante la pluie

Tous les marins
Vous le diront
Ici le grain
Est de saison

Pourtant la vie
Se joue du temps
Le soleil luit
Pour les enfants



Décembre

Eric Brazeau

Neige
Opulente
Vêtue d'égoïsme
Regard de la fenêtre
Poudrée de flocons blancs
Je sens ton souffle interstellaire
Porter l'hiver à bout de voix
Moi, je concède décembre
Ce qui n'est plus est mort déjà
Et moi, dois-je admettre
L'ange mène un si long combat
Être l'ombre de soi-même
Paré d'un miséreux frimas
Les mains ornées d'engelures
Violacées de tous fracas
Êtreindre de ses brûlures
L'âme glacée qui a trop froid
Moi, je concède décembre
Ce qui n'est plus est mort déjà
Et moi, dois-je admettre
L'ange mène un si long combat
Appauvrit, Saint-Pierre de la rue
Par la grisaille qui teinte le temps
Voile tes amours décousus
Que le ciel les réduise à néant
Sombre de la fenêtre
Morte d'amertume
Opulente
Neige

Dark side of the mom

de Pink fille (Diane Descôteaux)

elle lit tout boileau georges sand lamartine
chante cent sonnets
danse des ballades
sur un mode ancien
et des gens du parnasse
en a vite fait le tour

son architecture poétique change et
sous l'influence nipponne
à travers des haïku
qui fleurent le vent
la tourtière et le vert de l'été
elle célèbre la nature
comme au temps des bacchantes

soudain c'est la fêlure
son monde se craquèle
un éclair aveuglant lui dessille les yeux
la coupe se rapproche de sa lèvre entr'ouverte
y déversant un flot agité d'algues bleues
une pluie trop acide
qui tombe trop par ci et pas assez par là
une eau de ces glaciers qui fondent à vue d'œil
une rasade d'un grand crû rouge kalachnikov

le paysage terrestre se modifie
la géographie humaine se mortifie

le nœud gordien du doute
lui enserre la gorge
jusqu'à l'étouffement
jusqu'à l'extinction des voix
et il perce ses dents dans sa gueule béante
cherchant l'air improbable
dans ce réchauffement de planète
dans la terre qui tremble par secousse

dans les convulsions volcaniques
vomissant tout autour des tonnes de gravats
et de restes de table à moitié digérés
recrachant les fruits blets
de son patient labeur
en l'espace d'un instant
crachotant souffletant d'une haleine fétide
hoquetant nauséeux
secoué de spasmes irrépessibles
cherchant dans un ultime effort
à endiguer le flot déchaîné
des joies anciennes moribondes
venues s'échouer sur les rives
sales et désertiques
de son être effondré
sous les affres de la solitude

la moitié d'elle-même
tente de se relever
pour affronter le monstre angoissé
de ses peurs ataviques
tapies dans l'antre de son passé
livrant un combat inégal
contre cette bête sournoise
dont elle ignore le nom
et qui dévore tout sur son passage
sous laquelle elle s'écroule
épuisée haletante
la poitrine sifflante
et presque agonisante

dans ce que je lis d'elle
dans ces mots dits
mots écrits à la mine
chargés à bloc
près d'exploser
je découvre la face cachée

de ma mère



Périple

Sylvie Dale

Lâcher les amarres
prendre le large
se détacher de tout
laisser les autres derrière
renoncer à soi-même

n'avoir qu'un chemin
à suivre
pas de plan B
l'impossible bifurcation

le bout de la route qu'on a cru
sans fin
des années-lumière
loin devant le présent
empressés de vivre
sans se soucier
des perles d'or
du maintenant

ce temps
inconscient
en suspens
un grand espace blanc
dans la tête de l'enfant
un carré de sable sans frontière
la plage vierge
du commencement

un matin les secondes
ont formé une espèce
de pâte
à modeler les heures
les semaines les mois
les années
prise entre nos mains
l'existence façonnée
combien de vies
dans une seule



des dérives
au-delà du ciel
pour attraper au détour
l'éclat des heures
enrobées de paix

la soif des jours
jusqu'au bout
le cœur revêtu
des amours
dénudé par à-coups
lavé sous des torrents
de nouveaux visages
en nous dévoilement
aux abords de l'aurore
comment savoir
si ce sera la dernière
au final on s'immiscie dans les ombres
en cherchant la brèche

qui fera entrer la lumière
une perche pour lâcher la prise
échapper à l'éternité

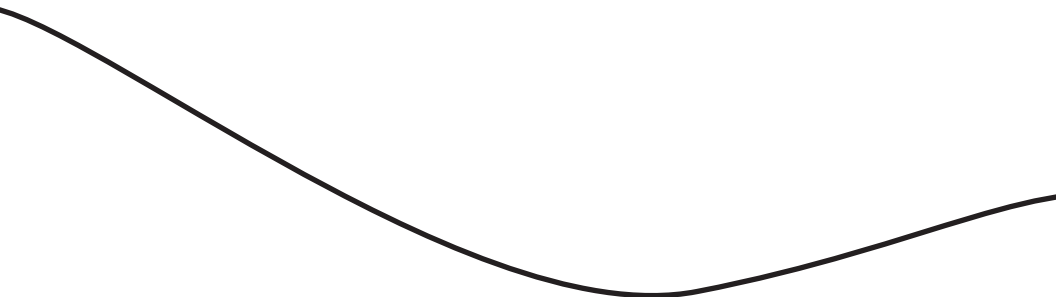
une fraction de seconde
s'abstraire résilier le contrat avec
l'existence

en dernier recours embrasser
l'éphémère

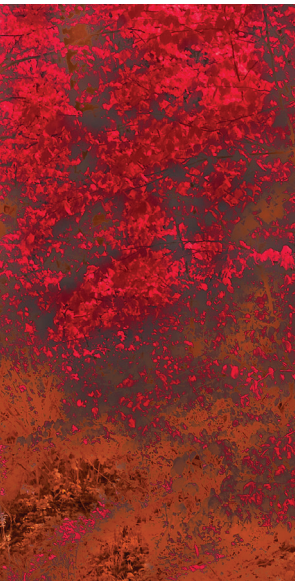
consentir le temps de baisser les
paupières

léguer ses cendres à la terre

l'ultime
renaissance



Carnet d'écriture



Récit

Carnet d'écriture RÉCIT dévoile des textes en prose
d'auteur.e.s. C'est un moment unique de partager
l'imaginaire des membres de la FQLL!

*Carnet d'écriture
Laurentides*



La Brune, la pluie et le vagabond

Louise Tondreau-Levert

Un homme marche le long d'un champ où une vache broute tranquillement. En le voyant, cette dernière l'interpelle.

— Dépêchez-vous de rentrer, sinon vous serez trempé!

— Je suis un vagabond et je n'ai nulle part où aller.

Le temps d'avaler une bouchée d'herbe, la Brune réplique :

— Le fermier et sa femme sont partis pour la journée. Installez-vous dans la grange, les propriétaires n'en sauront rien!

Sans tarder, la Brune et le vagabond se mettent à l'abri pendant que l'orage passe. À cause du toit qui fuit, l'endroit sent la paille mouillée et dans le vent flotte une légère odeur de crottin, malgré tout le lieu demeure accueillant.

— C'est tout de même mieux que de rester sous la pluie. Songe, le mendiant.

— Vous avez de la chance d'être aussi bien logé, madame!

— Sachez monsieur, que tous les jours je m'échine pour gagner ma pitance!

L'homme est tout simplement interloqué, et ce même si l'élevage des bovins n'est pas dans ses cordes. Le miséreux a toujours pensé que les vaches étaient incapables de faire autre chose que de fournir du lait aux humains.

Il s'interroge sérieusement :

— Il est impensable que cette simple vache soit capable de travailler!

Épuisé par sa longue marche, le miséreux s'endort la tête enfouie dans une botte de foin. Une fois, l'averse passée, la bête broute à nouveau dans le champ.

Tout à coup, une fourche pique féroce­ment les fesses du dormeur.

— Toi, le malotru! Que fais-tu dans ma grange ?

Mal réveillé, le vagabond allègue :

— Votre vache m'a invitée, monsieur.

Le fermier pouffe de rire et lui répond :

— La Brune ne parle qu'aux sots et aux idiots! Puisque tu es entré chez moi sans mon autorisation, tu ne partiras que lorsque tu auras réparé ma clôture!

Bouche bée, l'homme s'approche de l'animal qui se chauffe la couenne au soleil. Ce matin, ils ont pourtant discuté pendant plusieurs minutes et voilà qu'elle le fixe d'un air hagard. Il a beau la questionner, elle continue de ruminer tout en clignant doucement des paupières. Le propriétaire revient avec les outils nécessaires ainsi qu'un léger goûter pour son nouvel employé.

Le pauvre diable s'active à la réfection de la clôture, tout en ayant l'œil sur l'étrange bête. Selon lui, elle a un air suspect. Une fois la tâche accomplie, il reprend sa besace et s'apprête à partir, mais avant de quitter les lieux, il aperçoit le fermier qui discute avec son animal. En tendant l'oreille, il croit entendre ceci.

Bravo la Brune! Maintenant, j'ai besoin de quelqu'un pour retaper le toit!

La vache meugle :

Pas moyen de se reposer ici!

Sans se retourner, le vagabond s'enfuit en se disant que jamais plus il ne fera confiance à une belle brune!

Le champion, la reine et la rivière

Louise Tondreau-Levert

Après avoir gagné des dizaines d'épreuves et visité tous les continents, Maximilien, le célèbre escrimeur, a rendez-vous, avec Églantine Première, souveraine de son pays. Grâce à son sport, il a reçu tous les honneurs et malgré sa notoriété, il craint ce tête-à-tête.

En route vers le château, Maximilien bifurque du côté de la rivière. Depuis son enfance, c'est à elle qu'il confie ses joies et ses peines. Pencher au-dessus des flots, il l'implore son aide. Cette dernière le rassure en faisant gicler son eau contre le bois du pont en arc. Maximilien entend :

– Agissez naturellement avec sa majesté Églantine et je me porte garante du déroulement de cet entretien.

Sans rien ajouter, la rivière continue son chemin, laissant Maximilien perplexe.

Préoccupé, autant par la réponse de sa confidente que par son audience avec la reine, l'escrimeur part sans conviction vers le château. Une fois arrivé, il lisse les plumes de son chapeau et replace les pans de sa redingote. Inquiet, il transpire abondamment, ses mains sont moites et il peine à respirer. Soudain, son regard se tourne du côté de la rivière. Sur la grève, il aperçoit la silhouette d'une femme.

Pour recevoir Maximilien, Églantine a revêtu une robe de la couleur du ciel, teinte qui lui va à merveille. Avant de partir, elle s'est assurée que son majordome l'accueillerait

avec courtoisie. Sur les rives rocailleuses, la reine perçoit les bourdonnements familiers de son amie, la rivière.

Sans se douter qu'on la regarde, Églantine parle de ses inquiétudes.

– Comment dois-je me comporter avec ce talentueux épéiste ?

En guise de réponse, la rivière lui retourne des moutons frisés remplis d'écume. Églantine interprète ces curieux bêlements ainsi :

– Qu'il soit grand ou petit, nanti ou pauvre chacun mérite qu'on s'y intéresse.

Puis elle ajoute :

– Après les félicitations d'usages, je vais m'intéresser à son sport. À moins que je...

Voyant qu'elle n'était pas convaincue, la rivière lui offre une symphonie de clapotis qu'Églantine traduit comme ceci :

– N'oubliez pas, madame, qu'il se sentira lui aussi, intimidé !

Satisfaite, Églantine remonte le sentier qui la mène à sa demeure. En chemin, elle croise un jeune et élégant garçon à la triste mine.

Elle lui dit :

– Comme vous êtes songeur, monsieur ! Qu'est-ce qui vous tracasse ?

Ne sachant pas à qui il s'adresse, le garçon lui ouvre son cœur.

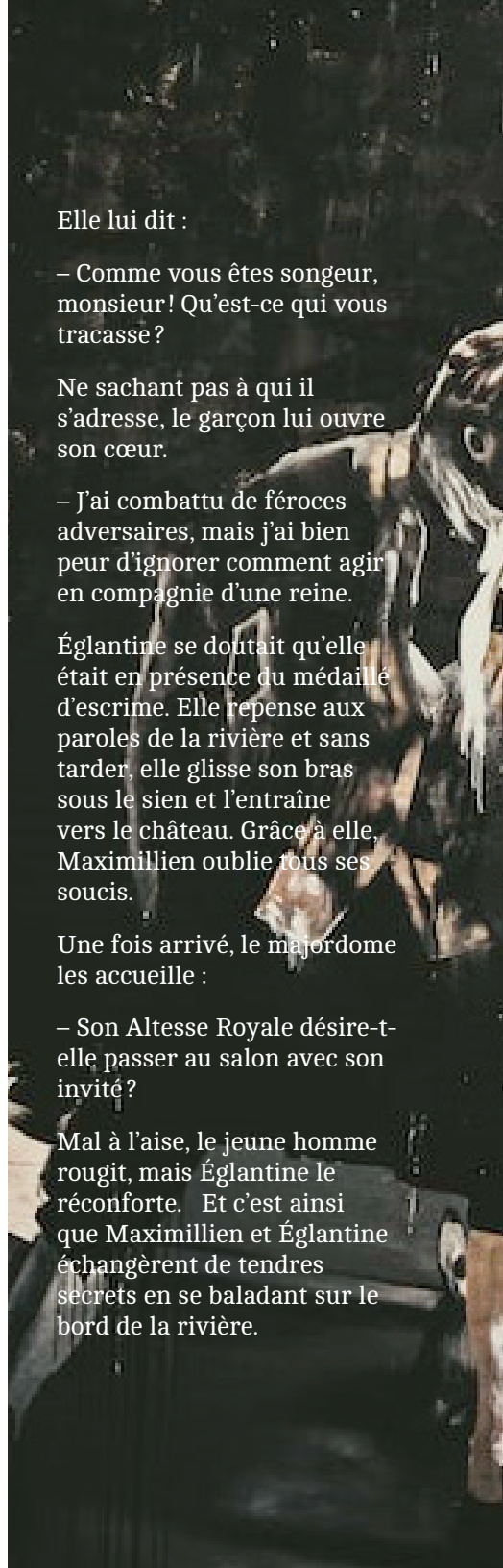
– J'ai combattu de féroces adversaires, mais j'ai bien peur d'ignorer comment agir en compagnie d'une reine.

Églantine se doutait qu'elle était en présence du médaillé d'escrime. Elle repense aux paroles de la rivière et sans tarder, elle glisse son bras sous le sien et l'entraîne vers le château. Grâce à elle, Maximilien oublie tous ses soucis.

Une fois arrivé, le majordome les accueille :

– Son Altesse Royale désire-t-elle passer au salon avec son invité ?

Mal à l'aise, le jeune homme rougit, mais Églantine le réconforte. Et c'est ainsi que Maximilien et Églantine échangent de tendres secrets en se baladant sur le bord de la rivière.





Une histoire de choux

Hélène Perras

Dimanche, en promenade dans la région de Saint-Joseph-du-Lac, j'ai découvert, au bout d'une route, un curieux champ de choux dont l'aspect m'a émue. La vue de milliers de grosses têtes bleues se découpant dans un splendide ciel d'automne m'a rappelé une histoire de famille. Celle d'un aïeul, propriétaire d'un immense domaine en bordure de la rivière des Prairies et dont la spécialité était la culture du chou.

Durant 50 ans, Joseph-Émile-Harpagon Martineau a été le champion de la culture du chou parce qu'il remportait la médaille du plus gros chou à la foire agricole provinciale. Très mémorable exploit, svp.

Récolte faite, Joseph-Émile-Harpagnon transportait ses choux par barque sur la rivière jusqu'au débarcadère de la gare d'en

face, sur l'autre rive. Les produits maraîchers chargés dans un wagon arrivaient par train au marché montréalais. Auparavant, au moment de la cueillette, notre maraîcher avait eu bien soin de garder les plus gros choux pour son stand d'exposition. Durant quelques jours, il les gardait au frais, jalousement enveloppés, à l'abri de la lumière, dans le plus grand secret. Ne riez pas d'Émile-Harpagon dorlotant ses choux, svp.

Bien avant l'arrivée des OGM et autres percées agricoles, Émile-Harpagon produisait ses propres semences de chou, tout en effectuant des croisements au fil des années. Il améliorait l'espèce. Mystérieuses observations, minutieuses manipulations, ces opérations dont il ne partageait le secret avec personne donnaient d'excellents résultats. Joseph-Émile-Harpagon récoltait les plus gros choux de la province de Québec. Nul ne pouvait acheter son secret. Il refusait farouchement de partager son savoir. Quel intérêt aurait-il eu à le faire, dites-moi?

En poursuivant ma rêverie dans ce champ de choux géants, je me disais, dimanche dernier, que les murs de la maison de Joseph-Émile-Harpagon, aujourd'hui le Musée Armand-Frappier, devaient receler un certain mystère.



Aussi froides qu'un jour de février

Ava Rose Riverin

Nous étions en février 1998. L'hiver était mordant et la vie était rude. Assise sur le carrelage glacé de l'étroite salle de bain de la résidence étudiante, je ne lâchais pas des yeux les deux barres roses. Peut-être que si je les fixais assez, longtemps et intensément, elle finirait par disparaître. Mais rien ne s'est passé. Rien de magique, en tout cas.

J'avais dix-neuf ans et ma vie était un véritable chaos. Le bordel me poursuivait, à moins que ce ne fût moi qui le semais. Qu'importe, là, j'étais dans la dèche. À l'époque, je travaillais à temps partiel dans un magasin de valises et je gagnais 6.90 \$ de l'heure. Une vraie misère. Mon immaturité était à la hauteur de mes excès : démesurée.

J'étais paniquée. Complètement dévastée.

Cet enfant, enfin cette chose dans mon ventre qui en serait devenu un au bout de neuf mois, je le voulais. Je l'aurais aimé, Dieu que je l'aurais adoré. Parce que de l'amour, ça oui, j'en avais à donner. Mais pour le reste, qu'aurais-je pu lui offrir? Rien, c'est ce que je me disais à l'époque. Et au bout de toutes ces années, je pense encore la même chose. Au-delà des considérations monétaires, j'avais les poches vides d'expériences, de résilience, de courage et de jugement. En fait, de tout ce qui façonne un parent, puisque j'étais moi-même, à bien des égards, une petite fille.

J'étais enceinte de sept semaines. Il est puissant, le déni! Je devais m'activer, trouver les 300 \$ pour payer la procédure (une FORTUNE), trouver une clinique, faire les échographies et subir. Subir le jugement du personnel, les remarques négligentes de la travailleuse sociale, les sermons du médecin, la horde de militants pro-vie affublée de pancartes exposant des fœtus et mon propre regard dans le miroir. Il ne faut pas croire, élevée dans la religion catholique, je me dégoûtais. L'avortement était légal, mais il était toujours et pour plusieurs amoral. Quelle traînée je faisais!

Mais le pire, ce n'est le souvenir des bruits. De l'acte. De la fin. Le plus horrible, c'est de savoir qu'on croit encore et trop souvent que les femmes qui avortent sont désinvoltes. Aussi froides qu'un jour de février.

À l'hiver 1998, je n'ai pas choisi de ne pas donner la vie, j'ai choisi de ne pas interrompre la mienne. Pour que je puisse continuer de grandir afin qu'un jour, au moment désiré, je fabrique autant d'enfants que je le souhaiterais.

On pourrait se dire, aujourd'hui, que les choses sont plus simples, que la procédure est gratuite, que les femmes peuvent choisir plus aisément, mais c'est un leurre. Le coût de l'avortement est mental et physique. Son prix est aussi social, déterminé en fonction du jugement des convictions de tous et chacun, taxé d'une menace oppressante : le démantèlement de notre liberté de choisir.

Le lilas

Marie-Hélène Gélinas (Mayane)

J'adorais passer mes après-midis dans le salon. De tout l'appartement, c'était mon endroit favori. Celui où je trouvais refuge dans la chaleur de l'été. Quelle chance d'avoir un arbre juste devant ma fenêtre!

En décembre dernier, alors dépourvu de feuilles, je l'avais à peine remarqué. Je visitais le logis et la seule chose qui m'intéressait, c'était la grandeur des pièces et le coût du loyer. Celui-ci, plutôt raisonnable, convenait parfaitement à mon budget et, sans hésiter, j'avais signé le bail.

Quand j'emménageai, quelques mois plus tard, l'arbre avait retrouvé son feuillage, pour mon grand plaisir. Non seulement il me protégeait des rayons du soleil, mais également de la vue des voisins, détail non négligeable. Lorsque des fleurs étaient apparues, quelle surprise! J'ignorais jusqu'à ce moment, qu'il s'agissait d'un lilas. Aussi m'étais-je empressée de couper quelques tiges afin d'embaumer mon appartement. J'adorais cette senteur.

J'aimais beaucoup également le quartier. Tout se trouvait à proximité : épicerie, pharmacie, banque, café et même dépanneur, ce qui était bien pratique. Quand le besoin de la nature se faisait sentir, je n'avais qu'à me rendre aux abords de la rivière, pas loin, où m'attendait un sentier pédestre. Les couchers de soleil y étaient splendides et, souvent, je les prenais en photo. J'appréciais la tranquillité de ces lieux peu fréquentés, sauf la fin de semaine.

Presque aussi paisible était ma rue. À part certains soirs où j'entendais des feux d'artifice pour je ne sais quelle raison. Arbres et immeubles me bloquant la vue, je n'arrivais jamais à les voir. À part une fois où, descendant l'escalier en fer forgé qui menait à la rue, je réussis enfin cet exploit.

Même si des cheminées crachaient jour et nuit un nuage plus que douteux qui avait l'infâme propriété de noircir ma table patio (grr...), je me plaisais ici. Dans ce quartier. Cet appartement. Et ce salon où j'aimais tant me retrouver. Entourée de bibliothèques bien garnies sur lesquelles plusieurs figurines des héros de mon enfance faisaient le guet (Pinocchio, Casse-Noisette, Le petit prince...), je m'y sentais à l'abri. À l'abri du monde. Dans l'ombre du lilas. Avec ses fleurs magnifiques. Et son parfum magique.

Confusion et conquête

Amyot Bachand

Jules savait que l'aurore viendrait effacer le côté sombre de sa vie.

Il aimait faire la fête. Il s'affichait de façon criante, mais personne ne connaissait son côté personnel. Il en était silencieux comme une carpe. Sa discrétion personnelle contrastait avec sa flamboyance extérieure.

Cette fois il avait décidé de tirer les ficelles du bon côté de la vie, de renaître de ses cendres. La nuit dernière, malgré cette musique acharnée et tonitruante, il avait réussi à se blottir en lui, faire fi du bruit qui l'entourait pour enfin faire le vide et créer en lui le silence, le calme.

Que voulait-il? Trouver enfin une quiétude en lui, un certain havre de paix. Depuis quarante ans, il avait joué sur tous les plans, tablé sur la chance pour réussir, pour se sortir de l'eau, pour bien paraître. En surface, il avait réussi. Mais au tréfonds de lui-même, il avait navigué en eaux troubles.

Jamais il ne s'était arrêté pour se regarder. Il avait eu peur de croiser cet abîme de l'âme et avait préféré chercher à travers le travail et les amours multiples une vie d'extase, de rebonds.

Tout-à-coup il avait compris quand sa grande amie lui avait dit : « tu trouveras ta voie qu'en dedans de toi. Sa recherche constante de fusion avec le travail et les femmes l'avait mené à briser sans arrêt les liens avec ceux qui l'entouraient, passant d'un travail à l'autre, d'une amoureuse à une autre sans trouver de satisfaction.

Voilà qu'à quarante ans, il se trouvait seul, abandonné par

celle dont il espérait le soutien dans sa détresse. Mais non, elle n'aimait pas les hommes faibles, malades.

Plutôt que de s'écraser, il choisissait de se relever. Sur les genoux d'abord, il entreprit de se redresser sur ses jambes, flageolant, puis de mettre un pied en avant de l'autre et d'entamer la conquête de sa propre existence. Seul, il entreprenait le sentier de sa propre rédemption.

Jules ne pouvait pas marcher bien loin. Il le sentait. Il cogna chez Pierre, un bon ami pour que celui-ci l'épaulé. Pierre lui dit oui et à deux, ils commencèrent à avancer sur le terrain miné. Ils le savaient. Les écueils seraient nombreux mais ils chemineraient tout doucement.

Puis vint Lison au cœur meurtri : elle se joint à eux sur le sentier de la montagne, sans rien promettre que ses encouragements. On quittait le désert pour découvrir peu-à-peu la forêt. Il leur fallait des guides pour ne pas s'y perdre. Ils trouvèrent çà et là Jean, Gérard et Denise pour les soutenir.

Mais tout n'était pas facile. Les Adélarde, Artémise et Fridolin tentaient constamment de les distraire et de les ramener vers le bas, le néant.

Ils devaient alors s'arrêter, reprendre leur souffle, retrouver chacun leurs sens, leurs esprits. Chaque pas, chaque lieu amenait sa souffrance, son questionnement mais chaque pas déverrouillait leur conscience, abattait un arbre sans vie.

La vie ne faisait que commencer. Elle prenait tout son sens. La quête en valait la peine.

Relais et plaisir des mots

Pauline Lapointe-Chiragh

Jour de pique-nique

Il est neuf heures et je mange mon œuf à Portneuf.

Dans un relais près d'un ruisseau, je sors ma canne à pêche et, tout de suite, je saisis une belle truite, fière de ma réussite et de ma conduite.


J'arrive à la maison pour recevoir mes invités. Je vois la silhouette de Violette avec ses lunettes fumées et sa cigarette. Elle m'attend près de sa bicyclette, en faisant des pirouettes. Je fais ma toilette avec une débarbouillette à la sauvette. Je sors les fourchettes, le set d'assiettes et, au même moment, au son de la sonnette, entrent toutes pompettes, Paulette et Jeannette. Elles enlèvent leurs chaussettes et dansent la claquette. Sur ces entrefaites, arrive Yvette, à la saucette.

Maurice demande à Boris son couteau Suisse, pour couper la saucisse à l'anis et à la réglisse. Quel délice !

Agathe arrive avec une Labatt et sa tarte aux dattes.

Elle nous affirme que c'était la préférée de Bonaparte.



A photograph of a bicycle with a rear rack, parked on a beach. The sun is setting over the ocean, creating a warm, golden glow. The bicycle is in the foreground, and the ocean and sky are in the background.

Moi, je crois qu'on peut aussi ajouter des noix, sans embarrasser son foie, puisqu'on évite les anchois.

À la fin de cette belle soirée, quel plaisir d'apercevoir tant d'yeux heureux avec un cœur si chaleureux ! Allons, les bienheureux et les frileux près du feu si radieux !

La prochaine fois, Jeannot, avec son chapeau, son boléro et sa chemise à carreaux, pourra nous accompagner au bistro du Beau Pierrot.

Tous ensemble, nous irons prendre un apéro en dansant sur la musique rétro. En pensant à nos prochaines vacances, ramassons nos euros pour assister au Mariage de Figaro.



Cours de post-humanité

Sylvie Chenard

J'arrive en retard bien évidemment. Le cours est déjà commencé. Devant la classe, c'est un objet flottant qui nous parle. Une intelligence bioquantique pour préserver la francophonie. Je m'attendais à ne rien comprendre et c'est effectivement le cas. Mais, comme j'ai déjà suivi plusieurs cours théoriques, je sais que c'est seulement après une dizaine de cours que je commence à vraiment comprendre la matière antimatière. Je me spécialise pour faire du sens.

Dans les éléments, il peut effectivement y avoir des erreurs de compréhension qui arrivent. Ces déformations à partir desquelles la pression est en train de développer des personnages pour des récits dramatiques justement dans un ensemble de personnes. J'ai fait des performances sans arrêt pendant des heures puis stop, je recueille le plus de matière

possible sur Internet de façon aléatoire. J'allais au départ à Paris puis à Berlin. C'est quelque chose que j'avais utilisé pour un nouveau texte avec quand même beaucoup d'évolution computationnelle pour pouvoir concrétiser des personnages aux prises avec des agents conversationnels ou des intelligences bioquantiques incrustées dans le cerveau du langage. C'est ce que l'on nomme aujourd'hui les effets de la post-humanité. La figure s'y déplace constamment, insaisissable ; des morceaux disparaissent, réapparaissent méconnaissables. On assiste à la dilution de l'identité, à la culture reprogrammée autrement, transformée, neutralisée, déterritorialisée.

Pour mettre les matières en forme, faut-il qu'on ait une base de données textuelles qui explicitent comment les reconnecter? Là puis là en jasant en interrelation, en interaction avec des affaires plus ou moins confortables. Il y a bien sûr une libération de la parole, une place à l'intuition. La vérigramme, une unité de véracité, peut-être. Tous les mots sont coupés, les images cassées. Justement là c'est vraiment le truc de choses qui sortent que tu n'avais pas sorti avant.

L'émotion c'est une erreur creuse. C'est parce que l'émotion est une erreur, ouais j'ai l'impression évidemment que des questions surgissent par rapport à ça et au-delà de toute façon. Les unités de demain n'auront pas toutes la même émotion devant l'épigramme. Elles ne sont pas toutes apeurées par les mêmes choses. Donc les réseaux sociaux actuels permettent l'expression magnifique délicate, les mots d'esprit assassins, des dédicaces avec des aphorismes, sans savoir ce qui est vivant ou exterminé dès 2123.

Les mots sortent du creux de l'ombre. Encore d'autres phénomènes fondamentaux à l'œuvre dans les systèmes physiques. Je ne vois plus la matière. Je ne sais pas commenter. Si on l'active déjà d'une simple observation, est-elle diversifiée avec les questions comme le corps, les réseaux sociaux actuels, l'expression que nous allons ouvrir cette semaine, mais c'est intéressant pour un projet jusqu'au développement du quartier, le plus vite possible à ce moment-ci où des troubles perceptifs, mnémoniques et intellectuels sont survenus lors de l'intégrité reconstituée à partir de la nouvelle dimension des confusions de l'ère du désordre humain/non-humain.



7665, boulevard Lacordaire
Montréal, H1S 2A7.
514 252-3033
coordination@fqll.ca fqll.ca

Éditeur

Fédération québécoise du loisir
littéraire - FQLL

Directrice littéraire

Lisa D'Amico

Comité éditorial

Robert D'Amico
Lisa D'Amico

Révisseure

Lisa D'Amico

Photo de la couverture

Wolfgang Hasselmann
(unsplash.com)

Conception de la maquette et graphisme

Isabelle Boily
isabelleboily1@gmail.com

ISSN 2291-4978 (Montréal, en ligne)
Dépôt légal volontaire- publication
numérique gratuite
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

La revue Le passeur a pour mission de promouvoir le loisir littéraire. Elle publie des textes d'auteurs dans un contexte de loisir littéraire. Tous les genres littéraires sont acceptés sous réserve de ne pas véhiculer un message haineux, diffamatoire, raciste, sans s'y restreindre.

Elle est offerte en libre service sur www.fqll.ca et sur ISSUU.com.

Les auteurs ont accordé à la FQLL le droit de publier leurs textes dans ce numéro de la revue. Chaque auteur demeure titulaire de ses droits. Aucun texte de cette revue ne peut être reproduit ni traduit sans l'autorisation écrite de l'auteur.



*Sur le chemin des mots, les auteurEs vous guident vers la joie,
le rire et des moments de pure poésie.*

À la prochaine!